

André Péru naît à Bourges le 20 juillet 1924 au sein d'une famille modeste de six enfants (quatre garçons et deux filles). Sa mère est femme au foyer. Son père, ouvrier, est ancien combattant de la Première Guerre mondiale. Blessé à plusieurs reprises, il est réformé. Au cours de la débâcle de juin 1940, Monsieur Péru

André Péru



recueille un groupe de soldats français en retraite, leur procure des habits civils afin qu'ils ne soient pas capturés par les Allemands, et récupère une partie de leur armement (fusils et munitions).

Nourri de récits de souvenirs de soldats de 1914-1918, André Péru développe un fort sentiment patriotique. Pourtant, comme il le dit lui-même, rien ne le prédispose dans son entourage familial à s'engager dans la Résistance.

Important centre d'armement, Bourges se situe en zone occupée. Pour passer du courrier non contrôlé, notamment à son frère qui habite Pau en zone libre, et après un passage risqué de la ligne de démarcation, André parvient grâce à son emploi au cadastre à se faire délivrer, ainsi qu'à son frère, un laissez-passer officiel. C'est également par le biais de son travail qu'il entrera dans la Résistance. Au cours de l'été 1942, un collègue l'invite à rejoindre les Auberges de jeunesse de Bourges, groupe rassemblant notamment de jeunes militant de gauche d'avant-guerre, reconnu comme l'une des pépinières de la Résistance et paradoxalement toléré par l'occupant. Au sein de

ce mouvement, il se lie d'amitié avec le responsable, Raymond Arnold qui, courant 1943, lui propose de participer activement à la Résistance. André intègre alors l'Organisation civile et militaire (OCM) pour laquelle il effectue des missions de recrutement, de propagande et de renseignement concernant la présence militaire allemande et l'activité industrielle au service de l'occupant. Il est également chargé de la diffusion du journal *Défense de la France*. Il assure ces différentes missions sans être inquiété durant environ six mois. Jusqu'au 17 janvier 1944 où son ami et responsable Raymond Arnold est arrêté. Deux jours plus tard, il est à son tour interpellé par un agent français de la police allemande alors qu'il se rend à la poste pour son travail.

Immédiatement amené à la Gestapo, il est interrogé à plusieurs reprises mais sans violence, et ce, malgré ses réponses naïves et évasives. Dans un premier temps, il est incarcéré à la prison du Bordiot (à Bourges). Là, il fait la connaissance d'un soldat allemand, Alfred. Franciscain mobilisé dans l'armée, ce dernier est déjà en contact avec son ami Raymond Arnold et lui permet de le rencontrer afin que les deux hommes harmonisent leurs déclarations. Les conditions d'incarcération sont relativement supportables : André reçoit la visite de sa famille et de proches, a accès à des livres et peut même faire passer des messages par l'intermédiaire

d'Alfred. Après jugement d'un tribunal militaire allemand, il est transféré à la prison de Fresnes où il restera jusqu'au 23 mars.

À cette date, il est envoyé au camp de Natzwiller-Struthof où il est catalogué NN («Nacht und Nebel» ou destiné à disparaître, statut créé par le décret du 7 décembre 1941 et aboli le 30 juillet 1944). Sous le matricule 8642, il est affecté avec Raymond Arnold au Block 11 et travaille à des Kommandos de terrassement, de manutention et de maçonnerie (dont la construction de silos particulièrement difficile).

Fin mai 1944, il est transféré à la prison de Brieg, en Silésie. Par rapport aux camps de concentration, les conditions de vie y sont relativement privilégiées. C'est là qu'il fêtera ses vingt ans.

Le 21 octobre 1944, André Péru est envoyé au camp de Gross-Rosen. Ce retour dans l'univers concentrationnaire affecte son moral, d'autant que les conditions de vie sont particulièrement difficiles : froid intense, intempéries, travaux extérieurs (terrassement, carrière, manutention), brimades, coups, maladies. Après huit semaines à Gross-Rosen et physiquement affaibli, André est choisi pour rejoindre le Kommando de Karenz (Saxe). Il est alors affecté dans une usine : il travaille désormais en atelier comme fraiseur.

Le 8 mars 1945, le Kommando de Karenz est évacué. Avec ses codétenus, André Péru entame de nuit une marche forcée. Ce terrible voyage se poursuit durant six jours, en train, sans eau et avec pour seule nourriture une boule de pain noir. Le 15, il arrive à Dachau. Physiquement très affaibli et potentiellement porteur de maladies infectieuses, il est mis en quarantaine avec l'ensemble de ses camarades jusqu'à la libération du camp, le 29 mars 1945, par les troupes américaines. Le 8 mai, André est admis à l'infirmerie du camp : il est atteint du typhus et de la tuberculose. Le 3 juin 1945, il est accueilli au centre de convalescence de Wollmatinger (près du lac de Constance). Transféré au centre de rapatriement de Hegne fin juin, il arrive à Paris, Hôtel Lutetia, le 15 juillet, puis regagne Bourges où, quelques jours plus tard, il fête ses vingt-et-un ans en famille.